

mane. L'Alkali de Port-Loko et le chef de Bullom, à l'ombre de Sierra-Leone, sont quasi mahométans. Des chefs indigènes de la côte du Cap et du Lagos sont idolâtres. De même, sur le territoire de Libéria, les chefs indigènes de quatre comtés—Mesurado, Bassa, Sinou et Cape-Palmas—sont idolâtres. Il n'y a pas un seul point le long de la côte, à l'exception peut-être de la petite île de Corisco, où le christianisme ait pris quelque racine parmi les nombreuses tribus indigènes."

Pour ce qui est du côté esthétique de l'influence des races blanches, M. Blyden insiste beaucoup sur l'écart qui existe entre les formes reconnues de la beauté caucasique et les traits nègres. Il dit, en parlant des chefs-d'œuvre de l'art italien :

"Toutes ces représentations exquises ne sont aux yeux du nègre que la reproduction des traits distinctifs d'une race étrangère ; et, alors qu'elles tendaient à stimuler les goûts raffinés de cette race, elles n'ont eu qu'une influence déprimante sur le nègre qui sentait qu'il n'y avait point place pour sa personne physique dans ces représentations... Pour lui, la peinture et la sculpture de l'Europe, comme instruments d'éducation, ont été plus pernicieuses qu'utiles. Elles ont élevé des barrières sur le chemin de son développement moral. Elles ont mis devant lui des modèles à imiter, et ses efforts mêmes pour se conformer aux règles du goût qu'on prétendait faire naître en lui ont amoindri, sinon détruit, le respect de lui-même."

Le même écrivain cite une prière d'un prédicateur nègre demandant à Dieu d'étendre "ses mains blanches" sur l'assemblée, et le sermon d'un autre qui, parlant du ciel, disait : "Mes frères, imaginez-vous un bel homme blanc avec des yeux bleus, des joues roses et des cheveux blonds—et nous serons comme lui."

D'un autre côté, l'influence arabe dans les parties septentrionales de l'Afrique équatoriale, quelque mal qu'elle ait pu y faire, et plus encore dans le Sud, a eu une remarquable influence pour relever le nègre.

"Le mahométisme en Afrique, dit M. Blyden, compte dans ses rangs les tribus les plus énergiques et les plus entreprenantes. Il a, parmi ses adhérents, les seuls peuples qui possèdent une forme quelconque de gouvernement civil ou une organisation sociale. Il a bâti et il occupe les plus grandes villes au cœur du continent. Ses lois gouvernent les royaumes les plus puissants—le Foutah, le Massina, le Haoussa, le Bornou, l'Ouadai, le Darfour, le Kordofan, le Senaar, etc. Il produit et commande le commerce le plus important entre l'Afrique et les pays étrangers ; il fait chaque jour des conversions dans les rangs de l'idolâtrie, et il commande le respect chez tous les Africains, partout où il est connu, là même où les populations ne sont pas soumises à la doctrine du Koran.

"Personne ne peut voyager dans l'intérieur de l'Afrique occidentale, sans être frappé de l'aspect différent de la société dans les diverses localités, selon que la population est idolâtre ou mahométane. Non-seulement il existe une différence dans les

méthodes de gouvernement, mais dans l'organisation générale de la société et même dans les amusements des gens."

Il ajoute :

"En traversant en 1873 la région située entre Sierra-Leone et le Foutah-Djallo, nous passâmes par des villes idolâtres populeuses ; mais la transition de ces villes aux districts mahométans était frappante. Quand nous quittions une société païenne pour entrer dans une société mahométane, nous remarquions immédiatement que nous étions entrés dans une atmosphère morale profondément séparée de celle que nous laissions derrière nous et infiniment plus épurée. Nous découvrions un changement radical et un progrès tranché dans le caractère, les sentiments et la condition des gens."

Les Arabes se mêlent aux indigènes ; ils se marient réciproquement entre eux sur une grande échelle, et ils ne regardent point un converti nègre comme un inférieur. Ils sont de zélés propagateurs de leur foi, ainsi que le fait remarquer M. Hennessy dans un intéressant rapport ; ils établissent avec beaucoup de succès de nombreuses écoles pour l'instruction élémentaire.

"A Sierra-Leone, dit encore M. Blyden, les mahométans, sans assistance aucune du gouvernement—de la mère patrie ou de la colonie—sans souscription de la Mecque ou de Constantinople, bâtissent des mosquées, font les frais de leur culte, dirigent leurs écoles et contribuent à l'entretien des missionnaires de l'Arabie, du Maroc ou du Foutah, quand ceux-ci les visitent. On ne saurait adresser le même compliment aux chrétiens nègres de cette colonie."

Nous ne parlons pas ici du mahométisme et du christianisme au point de vue de leurs doctrines essentielles ; mais, en tant que doctrines enseignées au nègre pratiquement par l'exemple et le précepte, la première de ces religions à l'avantage de la simplicité. Elle a des rites obligatoires qui remplissent la vie de chaque jour, des prières fréquentes, des ablutions, l'abstinence, le respect à un nom révérent, la visite au lieu saint, tandis que les instincts batailleurs du nègre trouvent libre carrière dans la guerre au paganisme et à l'idolâtrie qu'il a appris à mandire et à haïr. L'ensemble du code est d'une intelligence facile.

Il n'en est point ainsi du christianisme tel qu'il est pratiqué par les blancs et enseigné d'exemple et de précepte au nègre. Son caractère le plus agressif contre les constantes coutumes de celui-ci, ce sont ses attaques contre la polygamie et l'esclavage. Les traits les plus saillants pour lui de la doctrine chrétienne, ce sont l'égalité sociale, la soumission à ce qui est injuste, le mépris des richesses, l'inutilité de songer au lendemain. Il trouve cependant absolument contraire à ces préceptes la conduite de cette même race blanche dont lui vient son instruction. Il ne tarde pas à s'apercevoir que les blancs refusent absolument de le considérer comme leur égal ; qu'ils ne sont en aucune façon insensibles à l'insulte, bien au contraire ; que le but principal qu'ils poursuivent est l'acquisition des richesses ; et qu'un des traits qu'ils